



Bon, bah, me voilà dans de beaux draps. Enfin, quand je parle de linges, je devrais plutôt reconnaître qu'ils ont changé : je suis passée des draps de soie à ceux en chanvre. Cette nuit, on est venu me déranger en me criant :

— Tu prends tes cliques et tes claques, tu quittes le Parc aux Cerfs. Ouste, fini Versailles, on va te loger à Paris, en attendant mieux...

— Oh, ai-je répliqué au valet du roi, tu sais que je suis une petite maîtresse de ton maître !

— Justement, qu'il m'a répondu en se marrant comme un bossu, c'est lui qui commande et pas toi.

Un baluchon ficelé en toute hâte, ma gamine sous le bras et nous voilà bringuebalées dans un carrosse jusqu'à la capitale.

Ma vie va changer du tout au tout, j'ai sûrement perdu quelque chose dans l'affaire. Pas sûr que je reçoive Loulou dans ma couche de si tôt et lustrer son petit dard royal. La Pompadour a pris les choses en main, si j'ose dire, et elle a réglé mon sort.

Ce qu'il était coquin, ce Loulou. On s'est connus il y a trois ans à peine. Ou plutôt il m'a fait venir à Versailles après qu'il m'avait vue en tableau. Ou plutôt... Oh, comme d'habitude, je mélange tout ; je ferais mieux de commencer par le commencement, ce serait plus clair.

Je suis la petite dernière de Daniel Morfil.

Dans la famille, on a tendance à cumuler les déveines : mon grand-père, par exemple, il a débarqué de son Irlande avec les armées de Jacques II Stuart, au lendemain de sa déculottée à la Boyne, je ne sais même pas où ce patelin se niche. Mais je pense, sans faire mon mauvais esprit, que c'est de lui que les femmes de la famille ont hérité du plaisir de se déculotter à leur tour. En tous cas, à la fin du siècle dernier, le papy a posé ses bagages à Rouen où il s'est installé comme maître cordonnier. Là, il a trouvé chaussure à son pied ; il l'a enfilée et l'année suivante, mon papa a poussé son premier cri. Les grands-parents l'ont baptisé Daniel Morfil, comme le grand-père, parce qu'ils jugeaient que le nom ne dépareillait pas le décor normand.

Je passe sur ses années de gamin, dont je n'ai jamais entendu parler, et j'arrive à Marie-Louise qui se laisse culbuter ; je vous ai dit : c'est une coutume familiale, presque une tradition héréditaire. Par chance, il l'épouse illico De quoi vivaient au juste les tourtereaux, je n'ai jamais su avec certitude. On raconte que papa se faisait appeler O'Morphy pour se donner un air aussi irlandais qu'un natif du pays, qu'il trafiquait

pour le compte du roi Stuart exilé à Rome, qu'il arrangeait des affaires pas nettes entre la cour de Louis le Soleil et celle d'Angleterre. Le tout par l'intermédiaire d'un certain Charles O'Brien dont il aurait détourné la correspondance diplomatique. Vous voyez le sac d'embrouilles ? On raconte aussi qu'il aurait essayé d'arrondir ses fins de mois en menaçant de négocier les papiers dérobés et révéler des choses ni très majestueuses, ni très catholiques. Dès qu'on patauge dans le glauque, moi je me méfie : on a si vite accusé à tort et à travers ! Je suis à peu près sûre que son séjour à la Bastille n'est pas dû qu'à ses maladresses.

De toute façon, je n'étais pas là pour voir cet épisode douteux. De manière plus certaine, à peine libérée, le paternel a sauté sur maman. La satanée fatalité qui nous poursuit. Cric, crac, vite fait, bien fait, un coup devant, un coup derrière et neuf mois après, me voilà dans la partie.

À propos de maman aussi, on m'a rapporté des histoires qui restent à vérifier. De son mariage jusqu'à moi, elle a eu douze marmots ; jusque-là, rien à mettre en doute, maman les a comptés. Par chance, sept sont passés de vie à trépas en moins de deux. N'empêche qu'il en restait cinq qu'elle devait nourrir, que papa soit en odeur de sainteté ou mis au cachot. Avec sa copine Anne, elle faisait bouillir la marmite en vendant ce qu'elle avait sous la main ; permettez-moi cette expression qui m'évite d'énumérer les autres parties du corps qu'elle embauchait dans son commerce... ça ferait vulgaire. Eh bien, vous n'allez pas me croire : ce n'est pas en raison de ses incartades que l'inspecteur a baptisé les deux copines des « femmes prostituées qui vivaient en débauche avec un jeune homme de famille », non, mais ! à cause de cet énergumène qui a détrossé une de ses tantes dans l'intention de régler ses dettes envers ses deux maîtresses. Je vous ai prévenu : la poisse et les embrouilles nous collent à la peau. Moi qui me retrouve expulsée de la couche royale, j'ai le droit d'invoquer des antécédents héréditaires : injustement accusée, sitôt rejetée. Mais je recommence à mélanger et divaguer.

Où j'en étais ? Ah oui, donc je viens au monde. En grandissant, je vois mes sœurs aînées aller ici et là, sous l'œil vigilant de notre mère :

— On s'amuse comme on veut, mes filles, mais ce n'est jamais gratuit et les bénéfiques reviennent toujours à la maison.

Maman s'y connaissait en affaires. Chaque année, j'enviais mes frangines qui partaient en voyage : Marguerite et Magdelon ont accompagné les troupes du roi jusqu'en Flandres ; quand les soldats rentraient au bercail, elles séjournaient chez des dames qui savaient recevoir. Seule Brigitte, moins élégante au goût des officiers, demeurait chez nos parents. Les militaires avaient tort, car elle convenait à nos voisins et aux invités. Quant à moi, la petite dernière, maman veillait à préserver ma virginité intacte, en attendant qu'une somme coquette autorise à « me cueillir la fleur », c'est ainsi qu'elle évoquait le moment qui me restait inconnu et dont mes sœurs riaient. J'avais le droit de toucher et me laisser toucher, tant que le tarif restait à la portée de toutes les bourses. Cette expression-là faisait aussi les gorges chaudes de la maison.

Maman était si maligne qu'elle avait trouvé le moyen de négocier pour moi un petit boulot tranquille et couché dans l'atelier de François Boucher, célèbre peintre introduit à la cour. Mais elle avait posé ses conditions à elle et calmé les ardeurs, même involontaires, de son atelier à lui :

— Vous dites à votre apprenti de garder ses pinceaux à tremper sur la palette. Vous étalez Marie-Louise dans la position qui vous plaît et il s'occupe de la croquer en dessin. Rien de plus. Surtout pas en sculpture où on tâte le modèle et où on le reproduit... vous pigez ce que je veux dire ?

Du haut de mes quinze printemps, je me sentais enfin l'égale de mes grandes sœurs. L'artiste m'apprenait comment exhiber mes seins, les gonfler, les dresser ; comment montrer mon derrière langoureux, volumineux et rose à souhait ; comment relever mes jupons, écarter les cuisses et lustrer ma fourrure. Maître Boucher m'appelait la Vénus sans Olympe et me comparait à une déesse qui méritait le ciel et les étoiles. Maman veillait au grain ; aujourd'hui, je reconnais qu'elle avait raison, parce que moi, naïve et frétilante, j'étais à deux doigts de m'occuper du troisième doigt central au garde-à-vous qui me provoquait.

Donc comme je le disais, je ne regrette pas, car si je ne suis pas tombée de faiblesse, le tableau lui est tombé sous les yeux du roi. Je ne saurai jamais qui lui a montré : Casanova ou M. de Vandrières ? Chacun en revendique l'initiative. Toujours est-il que Loulou (l'arrière-petit-fils de Louis le Soleil qui avait accueilli mon grand-père et utilisé mon père) a exigé de voir de ses propres yeux les cuisses et les fesses que l'artiste avait couchées sur la toile.

— Ma fille, m'a prévenue ma mère, le premier valet de chambre du roi est venue chez la couturière, Mme Fleuret. Il a payé un bon prix pour habiller une pucelle et la présenter à son maître.

Je ne comprenais pas en quoi cette démarche me concernait ; maman m'a vite mise au parfum :

— J'ignore comment sera l'habit, mais la pucelle, je l'ai en face de moi ! Alors tu ne lui chantes pas : « bas les pattes, mon cul, ce n'est pas du poulet ». Tu vas rencontrer la haute noblesse, son Altesse a versé un bon paquet de livres ; alors, tu te tais et tu laisses venir.

— Jusqu'au bout ? demandais-je dans un mélange d'excitation, d'angoisse, d'impatience et d'incertitude.

— Jusqu'au bout, a-t-elle lâché sans autre précision.

J'étais folle de joie, j'allais savoir de quoi mes sœurs riaient, j'étais autorisée à me laisser cueillir la fleur. Le grand moment arrivait enfin.

Bon, je ne vais pas m'étendre. Je l'ai suffisamment fait sur place, mais pour ce qui est de laisser venir jusqu'au bout, je dois avouer que le vit de Loulou ne restait pas à chômer sur la place de Grève. Il embauchait dur et tenait la charge. En deux ans, je n'ai pas compté le nombre de fois où il m'a prise, mais rares sont celles où il ne m'a pas comblée. Parfois, il remettait le couvert et le second service assaisonnait le premier.

Quand il m'a engrossée, je demeurais dans la maison du Parc aux Cerfs aux côtés des autres petites maîtresses ; nous n'avions jamais le droit de nous afficher à la cour, ni habiter un appartement du château comme les maîtresses officielles, toutes de hautes lignées. À l'image de mes semblables, je me tenais à la disposition de Sa Majesté, sauf quand j'étais indisposée.

Désormais, cette vie est terminée : fini Versailles, je me retrouve à Paris. On m'a dégourdie à quatre heures du matin, avec l'ordre de me marier avec le nom de Morfy de Boisfaily ; je plains mes descendants s'ils souhaitent retrouver leurs ancêtres et qu'on change de patronyme à chaque génération.

À ce que j'ai saisi, l'entourage de la Pompadour m'a trouvé un certain Jacques de Beaufranchet, seigneur d'Ayat. Un joli pedigree par là aussi ! Demain les fiançailles et le contrat de mariage ; après-demain les noces en grande robe noire, mais en petit comité : sans ma famille, ni celle de mon époux. Outre l'impossibilité de les prévenir à temps, personne ne semble souhaiter que les seigneurs d'Ayat croisent mes frangines jugées hautes en couleurs. À mon futur parti, je dois répéter à l'envi que mon père, Daniel Morphy de Boisfaily, est un gentilhomme irlandais. Pas vu, pas pris, la belle famille n'ira pas vérifier là-bas et se satisfera des apparences.

Ce qui m'importune pour l'heure est de savoir comment est l'étalon qu'on m'a réservé. Pas bien riche en apparence, puisqu'il s'est laissé dédommager du service qu'il rend. Jeune, donc frais, l'essentiel est sauvé pour moi, surtout s'il est encore innocent. Brave soldat, gageons qu'il ne parte pas si longtemps que mes sœurs quand elle suivait les troupes du roi ; je lui offrirai le repos du guerrier et lui permettrai de monter à l'assaut dans notre champ de bataille. À mon avis, il doit avoir du tempérament pour être désigné à me faire oublier Loulou ; j'en veux pour garantie que la Pompadour s'est impliquée dans la sélection.

Cessons de gémir et faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Peut-être qu'un jour, Loulou se souviendra de moi et souhaitera retrouver quelques gâteries. En maîtresse attentionnée, je serai toujours prête à les lui prodiguer, à condition toutefois qu'il ne tarde pas trop !